

Déconstruire au cinéma

## Du même auteur aux éditions Orizons

*Vivre Rimbaud*, Paris, Orizons, 2009.

*Jünger et ses dieux : Rimbaud, Conrad, Melville*, Paris, Orizons, 2011.

*Françoise Hardy, pour un public majeur*, Paris, Orizons, 2012.

*Quatre adieux*, Paris, Orizons, 2015.

*La métaphysique au cinéma*, Paris, Orizons, 2016.

*Maeterlinck ou Naître par la mort*, Paris, Orizons, 2017.

*La métaphysique effeuillée dans les essais de Maeterlinck*, 2018.

*Déconstruire au cinéma*, 2019.

Michel Arouimi

# Déconstruire au cinéma

Orizons  
2019



## Dans la même collection

Alain Brenas et Toufic El-Khoury (dir.), *La ville méditerranéenne au cinéma*, 2015.

Michel Arouimi, *La métaphysique au cinéma*, 2016.

Jad Hatem, *Matrix, Marx et le Messie*, 2017.

Sous la direction de Élie Yazbek, *Le super-héros à l'écran — Mutations, transformations, évolutions*, 2017.

Joseph Korkmaz, *Entretiens inédits avec Claude Sautet*, 2019.



## Introduction

Le festival de Cannes, depuis quelques années, récompense des films « sociétaux » qui sont bien de notre époque, avec le goût pour le fait brut, devenu critère esthétique. Leur valeur de témoignage est d'ailleurs discutable, s'ils n'illustrent que les préjugés et les idées reçues de notre société sur ses propres problèmes. Ces derniers seraient plutôt dus au parti pris égalitariste, qui domine la culture contemporaine. Certains films suggèrent les failles de cette vision, sans toutefois la discréditer ouvertement : une ambiguïté qui s'expliquerait par des impératifs commerciaux, dans un monde gagné par la « déconstruction ». (C'est le nom donné depuis quelques décennies à une mouvance philosophique influente, qui remet en cause la conception hiérarchique des valeurs ancestrales de notre culture).

La présente étude fait suite à deux ouvrages, le premier concernant les résurgences de la *métaphysique au cinéma* (jusque dans les films inspirés par les problèmes du Moyen-Orient contemporain). Le second, *L'Épouvante fondatrice* (2017), privilégie les représentations filmiques du drame très reculé, où René Girard a vu la clef de la violence universelle, mise en rapport avec le sacré. Les vestiges du sacré sont encore

plus estompés dans les films choisis pour ce nouvel ouvrage, où le drame des personnages semble lié à cet effacement.

Les rares penseurs qui doutent des bienfaits de cette évolution culturelle ne touchent que peu d'esprits ; ces films ont le mérite d'apporter aux spectateurs les germes d'une réflexion qui n'a rien d'une leçon figée. Les causes économiques du remodelage de la société contemporaine sont plus apparentes que l'impact de la philosophie de la « déconstruction » (dont Derrida est toujours le fer de lance) dans cette mutation. Laquelle est favorisée par les progrès techniques, ressentis comme un danger pour l'humain par Jacques Ellul. Certains films suggèrent le rapport entre la *déconstruction* de l'être et les prétentions de la technique ou celles de la politique à reconstruire le monde. Maints penseurs contemporains ont une vision positive des innovations techniques dont résulte l'univers « virtuel » qui est un peu devenu le nôtre ; un film comme *Suite 313* offre pourtant de cet univers une image effrayante, et non moins critique.

La plupart des films sortis ces dernières années se font le miroir complaisant de cette mutation, présentée comme sa libération d'un cadre de pensée révolue. On peut parler d'un nouveau totalitarisme, favorisé par les progrès de la technique. L'éclatement des frontières, autrement dit celle des différences, est l'objet de métaphores sidérantes dans des films comme *Mother !*, ou *The Last girl*, moins critique vis-à-vis de ce problème. (Ce film dépeint une catastrophe économique, sanitaire et sociale dont les agents sont présentés comme des héros, devenus l'espoir d'un renouveau culturel, qui s'annonce en fait comme un rafistolage de l'ordre anéanti...) Ces deux films transposent avec un humour macabre le phénomène migratoire et ses conséquences, notamment l'effacement de l'équilibre interne d'un univers centré, selon l'ancien credo métaphysique qui hante ces films, nostalgiques, ou ironiques à son égard ? La pression exercée sur l'Occident par les mouve-



ments migratoires liés à la crise islamique, semble inspirer dans les films *Mother !* ou *Bloody sand*, des situations surréalistes, qui impliquent le désir trouble du prédateur pour sa proie, liée à ce dernier par un effet de miroir dont la complexité fait douter que l'on puisse trouver une solution de ce problème politique.

L'héroïne de *Erasing Eden* et celle de *Bloody sand* luttent contre une dévalorisation de leur être, pas moins tragique que celle des partenaires masculins qui semblent en être la cause. Le zombie qui poursuit Molly dans *Bloody sand* est plus à plaindre qu'elle. Le génie de ce film sorti en 2016 est d'avoir anticipé la hantise féministe des agressions sexuelles qui, réelles ou pas, sont le prétexte d'un ultime assaut culturel contre les vestiges de l'univers hiérarchisé, dont la complémentarité (et non pas l'égalité) de l'homme et de la femme est une représentation symbolique. Mais dans *Bloody sand* comme dans les autres films choisis pour cet ouvrage, l'innocence et la culpabilité, le bien et le mal tendent à se confondre, satisfaisant ainsi les attentes du spectateur moderne, gagné par l'idée de la « vérité plurielle » qui est celle de ce monde déconstruit dont Las Vegas incendié, dans *Bloody sand*, est une image fort juste. Ce film paraît d'ailleurs questionner la coïncidence chronologique entre l'évolution du rapport des sexes et les crises ethniques qui agitent le monde.

Le sable de *Bloody sand* est encore la métaphore de la « poussière de significations »<sup>1</sup> où se complait la pensée moderne. Dans le génial *Mother !*, la situation du couple envahi par des inconnus en déroute traduit aussi bien la responsabilité questionnable des pays occidentaux vis-à-vis de l'afflux des migrants, que l'idée de la famille, si décomposée à notre époque. L'éclatement familial est dramatisé sur un mode plus réaliste mais non moins violent dans le film *It comes at night*,

1. Je cite le théologien Patrick Laude (*Apocalypse des religions*, 2016).

qui se lit d'abord comme une mise en garde contre l'ouverture des frontières. Le thème de la pandémie y équivaut à celui des zombies, dans *Bloody sand*, ou dans *The Last girl*.

La transposition de ces problèmes variés dans un même scénario suggère le lien méconnu qui les unit. La dernière partie de cet ouvrage rassemble des films plus particulièrement concernés par cette mutation de la famille (*Inside*, *The Book of Henry*, *Bird box*). Mais seul le premier tend à la remettre en cause. Les réalisateurs de trois autres films, plus complaisants à l'égard de la société contemporaine (*Call me by your name*, *Shéhérazade*, et surtout *In the fade*), s'en prennent à la tradition vétérotestamentaire. La différence de ces films est moins dans leur *genre* (thrillers, films d'horreur ou de mœurs) que dans l'approbation de cette évolution culturelle, qui est rarement l'objet d'une mise en garde (comme dans *Inside*).

Le regroupement de ces films en cinq sections titrées correspond à ces problèmes de notre temps, illustrés avec un éclat particulier dans tel ou tel film. Le déni de la transcendance s'accuse dans *The Ritual*, et plus encore dans le roman éponyme qui a inspiré ce film. Ce roman d'Adam Nevill est porté par des intentions destructrices, qui visent la « religion juive » aussi bien que le christianisme. La critique du sacrifice rejaillit sur le sacré lui-même. Mais si le film du réalisateur David Bruckner restitue cette critique, le mystère que désigne le sacré, conspué dans le roman, se manifeste par les choix visuels du réalisateur, — comme dans certains des films commentés dans cet ouvrage.

La sélection de ces films se justifie encore par une certaine qualité cinématographique. La structure narrative de la plupart d'entre eux présente un équilibre, qui n'est pas un trait de modernité. De très récents films dits « d'horreur », écartés de cet ouvrage, se montrent oublieux de ces règles narratives. Après un début prometteur, l'action se fige au profit de dialogues en gros plans, saturés d'une psychologie lourde, où se

confirme l'influence des « séries » télévisées. Si horreur il y a, c'est celle de l'oubli des règles de la structure, un oubli qui révèle une dégradation spirituelle, qui est justement dénoncée comme telle dans certains des films commentés dans le présent ouvrage.

Si la réalisation de *Suite 313* laisse à désirer, on peut y apprécier un pied de nez aux facilités des films à gros budget. Les défaillances apparentes de l'éclairage ou l'imprécision des contours des personnages filmés, dans un décor auquel ils font corps, traduisent la contamination de l'être par la technique, objet d'une sorte de représentation onirique dans l'appartement clos, si banal et pourtant si mystérieux, où se déroule l'action.